Vol. XXIII. Saint-Boniface, Manitoba, 28 Décembre 1893. No. 12.

ABONNEMENTS
Canada et Etats-Unis - - $1.00
Europe (compris le port) - - 2.50

TARIF DES ANNONCES:
1ère insertion, par ligne....... 12 cts
Chaque insertion subséquente 10 "

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIÉ
LE MERCREDI DE CHAQUE SEMAINE
A SAINT-BONIFACE, MANITOBA
Par la Cie Canadienne de Publication

Toute communication concernant le journal doit être adressée à
EDMOND TRUDEL,
Directeur,
Saint-Boniface, Man.
Canada.

VARIÉTÉS

MINUIT CHRÉTIENS?

—Pour sûr, dis, le petit Noël viendra?

—Oui, ma chérie, il viendra. Mais, pendant que je serai sorti, tu seras bien sage; tu dormiras bien n'est-ce pas?

—Oh, oui! ne crains rien. Tu sais bien, grand frère, que je suis toujours bien sage? Dis?

—Mais oui, mon ange, tu es toujours sage.

—Alors, puisque je suis bien sage, petit Noël viendra dans la cheminée! Tu sais, j'ai bien ciré mes souliers, pour lui faire plaisir. Et puis, je vais être encore plus sage que jamais, et je vais prier!...je vais prier!!...oh! tiens, de tout mon cœur...parce que je voudrais bien que le petit Jésus m'apporte, tu sais, un grand polichinelle qui fait marcher les bras, la tête, les jambes, comme celui que nous avons vu, hier, en passant devant le bazar.

—Va, mon aimée, dors bien et fais de beaux rêves."

Et Georges Delahaye, dénouant les petits bras que l'enfant, mi levée dans son lit, tenait serrés autour de son cou, lui mit un gros baiser sur le front et renversa sa ravissante tête blondinette sur l'oreiller; puis, se retournant, leva ses yeux tristes, gonflés de fatigue, vers une vieille femme qui se tenait près du lit:

"Je puis compter sur vous, voisine; vous veillerez sur la p'tite?

—N'ayez crainte, m'sieu Georges, vous pouvez partir; moi, je ne m'en irai que lorsqu'elle dormira; vous, amusez-vous bien.

—Merci et à bientôt!"

Puis, il sortit vivement, poursuivi dans l'escalier par la voix de l'enfant qui criait: 'Tu sais, si je l'entends venir, mon bon petit Noël, j'aurai l'air de dormir pour ne pas lui faire peur...mais, tâche qu'il m'apporte le grand polichinelle!..."

Dehors, le jeune homme poussa un long soupir et, se serrant dans son maigre pardessus, qui sentait encore la benzine avec laquelle il avait essayé d'en enlever les taches, il murmura d'un ton navré: "Pauvre petite sœur! pauvre ange! Oui, tu l'auras, ton Noël! tu l'auras, ton beau polichinelle, brillant, chamarré, tout doré!...Tu l'auras, comme les enfants des heureux...des riches!

Et, rageusement, il répéta: "Tu l'auras! Qnand bien même je devrais..."

Mais, il s'arrêta, la voix noyée dans un sanglot.

Une foule joyeuse emplissait la populeuse avenue de Clichy; on se pressait, on se bousculait, allant aux provisions pour le Réveillon dont on n'était séparé que par quelques heures, et déjà on dévalisait les attrayants étalages des charcutiers. Ennuyé de cette gaieté, Georges marchait plus vite, glissant à travers les passants, fermant presque les yeux et revoyant tout son passé, encore si court et déjà si plein de tristesse!

Son père, établi menuisier à Rouen, y avait fait de mauvaises affaires; voulant éviter les petites tracasseries de la ville, manquant d'énergie pour essayer de se relever, il était venu s'installer dans une modeste maison qu'il possédait, sur la jolie côte normande, entre Etretat et Brunneval. C'est là que Georges était né, parmi cette superbe nature, devant la grandiose immensité de la mer qui pousse l'âme vers l'idéal. D'instinct, il était artiste. Tout en aidant son père et sa mère aux petits métiers qu'ils faisaient pour vivre, il crayonnait, sans avoir appris, prenant pour modèle, au hasard, tout ce qui se trouvait devant lui; mais, avec une intuition du vrai, du beau, dédaignant de copier les vieilles gravures accrochées aux murs, il s'attaquait aux arbres, aux murs, il s'attaquait aux maisonnettes, aux arbres, aux animaux, aux falaises, à tout ce qui, dans la nature, parlait à son imagination Souvent ses yeux, brillants d'une précoce intelligence, suivaient avec envie les nombreux peintres en excursions dans le pays.

L'un d'eux, le vieux paysagiste Jacques Lebrun, charmé par le site, vint s'y fixer pendant toute une saison. Georges rôdait toujours aux environs de son chevalet; bientôt, grâce à sa gentillesse et à son obligeance, il acquit l'amitié du vieux peintre. Il lui dit avec feu son goût pour la peinture et lui montra ses grossiers dessins; enfin, il fit si bien que lorsque, la saison terminée, Lebrun boucla sa valise, il alla proposer au père Delahaye d'emmener son p'tit gas et d'en faire son élève.

Ivre de Joie, Georges suivit le peintre à Paris.

Il travaillait avec intelligence; son goût premier faisait place à une réelle vocation. Il venait d'atteindre sa seizième année, lorsque, à peine à un mois d'intervalle, il reçut deux lettres bien différentes: la première, joyeuse, lui annonçait que sa mère venait de lui donner une petite sœur, et la seconde, bordée de noir, sentant le malheur, lui disait que son père était mort.

De ce jour, la chance, qui lui avait souri, sembla s'être lassée et l'abandonner complètement. A peine un an plus tard, son bienfaiteur mourait, le laissant sans ressources, avec son éducation bien ébauchée, mais loin d'être achevée.

Il ne se laissa pas abattre; l'énergie qui avait manqué à son père, lui la possédait, et il se jura d'arriver quand même. Heureusement, il avait une belle écriture; il fit des travaux pour un copiste de théâtre; fabriqua des bandes pour une agence de publicité; peignit des enseignes pour des boutiquiers, heureux encore quand cette aubaine lui tombait. Il se multipliait, ne se rebutant à rien, parvenant même à envoyer quelques sous, là bas, au pays, à sa brave femme de mère qui, allant maintenant en journée, peinait pour élever la chère petite, leur chérubin à tous deux.

Au bout de quelques années, il parvint à vivoter; même, il était devenu le dessinateur d'un petit journal hebdomadaire presque invisible, tirant juste le nombre d'exemplaires nécessaires à présenter en justification dans les maisons de banque auxquelles il faisait une publicité éphémère; son dessin, chaque semaine, lui était payé sept francs: le commencement de la fortune, quoi!

Mais, le jour réellement heureux pour lui, fut celui ou Nabot, l'éminent artiste qui excelle dans l'art du portrait et qu'une série de chefs-d'œuvre a justement placé au premier rang, consentit à l'accueillir, à titre gracieux, parmi les élèves de son atelier.

Là, du moins, en gagnant sa vie ailleurs, il pourrait travailler sérieusement. Pourtant un dernier et terrible coup l'attendait; sa mère, mourante, l'appelait. Il accourut et arriva juste pour recevoir, avec son dernier soupir, son dernier regard qui lui léguait tout son héritage: sa petite sœur qui, secouée par les sanglots, se cramponnait déjà à sa jambe.

Depuis longtemps, la pauvre maisonnette était hypothéquée et, à peine l'enterrement terminé, on apposait les scellés. Georges prit l'enfant dans ses bras, lui prodigua des caresses paternelles et lui voua un éternel dévouement.

Sa sœur avait sept ans; lui en avait vingt-trois: il se considéra comme son père et, dans la grande chambre qu'il avait louée au bout de l'impasse Hélène, dans le fond de Batignolles, elle fut toute sa joie, sa raison d'être, sa vie.

L'existence devint plus dure, car il voulait que l'enfant fût bien élevée, que rien ne lui manquât, et pour elle, pour lui acheter le coquet petit costume dans lequel elle était si jolie, il se privait de tout, même de manger.

A l'atelier Nabot, on savait bien sa misère; mais on semblait ne pas s'en apercevoir, crainte de le froisser, car, depuis qu'il avait sa sœur avec lui, loin de se plaindre, il affectait une grande fierté. Néanmoins, une sympathie émue l'entourait et, plus d'une fois, ses camarades avaient eu les larmes aux yeux en s'apercevant que, lorsqu'ils avaient le dos tourné, le pauvre garçon mangeait les morceaux de pain laissé sur le bord des chevalets.

Ce matin-là, en travaillant à l'atelier, Georges était d'une profonde tristesse et un pli amer crispait le coin de ses lèvres. C'est qu'on était le 24 décembre, veille de Noël, et que, depuis huit jours, sa sœur ne cessait de parler du grand événement! Depuis huit jours, elle-même avait voulu astiquer ses bottines, afin qu'elle fussent bien brillantes pour la visite du petit Jésus; à chaque instant, c'était un nouveau caquetage charmant, plein de questions et de fériques projets. Or, Georges avait dans sa poche tout le restant de sa fortune: une pièce de dix sous!

Il avait bien été à son journal pour obtenir une avance, mais on lui avait répondu que la caisse était vide, le "canard" marchant difficilement, au jour le jour. S'adresser à ses camarades? A quoi bon! Depuis le début de la séance, ils criaient qu'ils étaient à sec, et le but de la conversation était de trouver quel serait le parent généreux qui se laisserait "taper" pour faire le réveillon.

Georges fut interrompu dans ses réflexions par la vue du patron qui, s'étant approché de son chevalet, examinait son travail en murmurant: "Pas mal, ça; pas mal...d'un dessin parfait!"

Et, regardant la figure encore plus pâle que d'habitude du jeune artiste, il lui dit brusquement: "Ah! à propos, Delahaye, venez donc dîner ce soir chez moi, à sept heures. Entendu, n'est-ce pas?"

Puis, sans attendre la réponse du jeune homme qui, aussi étonné qu'ému, ne savait que balbutier, il tourna sur ses talons, allant plus loin, d'un mot bref, donner un conseil ou un encouragement à un autre élève.

...Et, marchant toujours, sans rien voir autour de lui, à travers la neige qui commençait à tomber, Georges, navré, pensait à ses derniers dix sous dont il s'était servi pour acheter de la benzine!

Il était arrivé devant l'hôtel du maître, dans une élégante petite rue des environs de l'Arc de Triomphe, tout près des Champs-Elysées. Pris d'une grande timidité, il entra d'un pas mal assuré, et un flot de sang lui monta au visage quand le valet de chambre, imposant dans son irréprochable frac noir, après lui avoir respectueusement retiré son pauvre pardessus, annonça d'une voix grave: "Monsieur Georges Delahaye!"

.. Et de nouveau, Georges se retrouvait seul au milieu des Champs-Elysées, et il était plus triste encore qu'au départ de la vieille maison des Batignolles, malgré—ce qui ne lui était arrivé depuis si longtemps!—l'excellent dîner qu'il venait de faire.

Certes, le maître avait été charmant, affectueux, presque paternel; il l'avait complimenté sur son travail, lui avait beaucoup parlé du prochain Salon et lui avait fait entrevoir un avenir ensoleillé par le succès. Et Madame Nabot, comme elle s'était montrée bonne pour lui! et si simple, sous son air de grande dame; lui répondait peu, n'osant pas, gêné, ne trouvant pas les mots. Seulement, quand elle lui avait demandé des nouvelles de sa petite sœur, il s'était échauffé, emballé, faisant avec joie le portrait du chérubin; mais il avait eu un gros serrement de cœur en entendant madame Nabot dire que l'enfant devait, en ce moment même, faire de bien beaux rêves

(*Suite à la quatrième page.*)

Le Manitoba.

Jeudi, 28 Decembre 1893

L'ATTITUDE DES LAIQUES

SUR LA

QUESTION SCOLAIRE

LEURS MOTIFS

Il y a quatre ans, des paroles enflammées et chargées de prédictions menaçantes, jetèrent l'alarme au sein de notre population. C'était l'ouverture de la campagne qui devait aboutir à la substitution des lois scolaires actuelles au système agréé par le pays tout entier, lors de la création de notre province; système regardé pendant vingt ans comme l'expression d'un droit inattaquable.

On hésita d'abord à croire à la possibilité même de ce malheur. Il est dans la nature humaine d'espérer le salut jusqu'à ce que la dernière vague ait recouvert les derniers débris du navire. Néanmoins, on vit bien de suite que la tempête viendrait, rude et prolongée. Car, dès ce moment, le vent qui soufflait annonçait cette vague étrange et perfide qui s'appelle le préjugé.

Le préjugé, voilà bien, dans toute cause, l'ennemi le plus souple, le plus fuyant et le plus acharné, le plus difficile à vaincre. L'injustice, la haine elle-même, cèdent à la lumière quand celle-ci peut pénétrer dans les cœurs. Hélas! le préjugé, précisément, est le bandeau qui recouvre les yeux de l'intelligence, et l'empêche d'apercevoir l'exacte couleur des choses.

Cet aveuglement conduit à l'erreur, souvent, des esprits naturellement droits et sympathiques. Il ne faut donc point se lasser de faire appel aux meilleures facultés de l'homme, à son bon sens comme à sa conscience. Un seul et faible éclair a parfois suffi pour ramener dans leur voie des voyageurs égarés durant l'orage.

***

En repassant en détail les discours et les écrits des avocats de nos prétendues écoles nationales, on retrouve à peu près tous les lieux communs que les ennemis du catholicisme ont coutume de débiter sur son compte. C'eût été miracle que l'on eût oublié d'accuser à ce propos notre clergé d'ingérence politique, et d'attribuer à un sentiment de crainte servile envers la *hiérarchie*—ce mot est pour eux un cliché—la résistance des catholiques à l'inique loi Martin; loi que l'histoire, en dépit de tous les arrêts judiciaires, provinciaux ou impériaux, flétrira comme la violation d'un pacte solennel et sacré, comme une atteinte à l'autorité des parents, à la liberté des cultes, à la paix féconde des esprits et de la nation.

Si le jeu est habile, il n'est pas honnête. De telles idées, constamment exploitées, finissent par s'incruster dans l'imagination des foules, promptes à se cabrer, inconscientes des erreurs qu'on leur inocule. C'est ainsi que se propagent et se généralisent les notions les plus inexactes sur les hommes et les choses; voilà comment se perpétue l'injustice, comment la persécution s'alimente, comment l'on étouffe la vérité.

La vérité, elle souffre des imputations que nous venons de rappeler, lesquelles ne reposent que sur la malveillance, la prévention, et l'ignorance.

On ne nous connait point; on ne connait ni nos croyances ni nos institutions; on n'en veut rien connaître. L'on en a assez de savoir que nous sommes catholiques; ce titre semble tout autoriser: le dédain, la calomnie, le mépris des droits acquis comme des sentiments, la mise en séquestre de toute une population.

Si l'on trouve ces récriminations un peu vives, nous n'en disconviendrons pas, mais elles n'atteignent point encore la limite des outrages qui nous sont lancées quotidiennement. N'est-il pas excessif de sans cesse nous représenter comme n'ayant nulle volonté, nulle dignité, nul amour de la liberté, comme si toutes les facultés de l'homme, celles du cœur et celles de l'esprit, subissaient chez nous une fatale dépression?

Nous voulons aujourd'hui revendiquer notre honneur blessé.

Nous y sommes provoqués par un fait récent.

Un personnage de Winnipeg, d'ailleurs assez obscur, et prétendant, bien qu'à tort, représenter l'opinion des catholiques de langue anglaise, est allé faire ses confidences à la feuille publique la plus hostile à nos idées, et lui raconter que le clergé seul—le clergé de langue française surtout—retenait les populations loin des prétendus bienfaits découlant de la loi nouvelle.

Contre cette assertion, les catholiques de Winnipeg ont aussitôt noblement protesté.

Dans notre pensée, cette briève étude doit servir à accentuer et à motiver cette protestation.

Nous établirons que l'attitude des catholiques sur la question scolaire procède des plus nobles motifs. Mais avant d'entrer pleinement dans l'examen de ces motifs, tranchons de suite la question de fait.

***

Non, il n'est pas vrai, comme on l'a dit, que les catholiques de cette province soient, au fond de leur âme, favorable au nouveau régime scolaire; il n'est pas vrai que s'ils étaient laissés à eux-mêmes, ils se rallieraient à ce système; il n'est pas vrai que leur attitude soit le résultat de la pression du clergé.

La résistance à cette législation violente et malsaine a été, parmi les laïques et dans le clergé, simultanée, et de toutes parts, spontanée. Voilà toute la vérité, rien que la vérité.

Lorsque le temps viendra pour l'histoire impartiale de mettre en lumière les incidents de cette lutte, il lui sera fort difficile, pour ne pas dire impossible, de dire d'où sont partis les premiers cris de protestation.

Les menaces étaient à peine proférées que l'indignation, comme une trainée de poudre, éclatait dans tous les centres et dans tous les cœurs catholiques. Sans doute quelqu'un a dû parler au nom de tous. Qui pouvait mieux le faire que notre archévêque?

Mais si nous devons des hommages à la vigilance, au zèle, et à la vaillance du vénérable prélat; si nous devons à son prestige, à sa haute influence, et à l'éclat de sa parole, de n'avoir pas encore succombés; de son coté, nous en avons l'intime et doux espoir, il est prêt à nous rendre le témoignage que nul acte d'autorité de sa part n'a été nécessaire pour déterminer notre attitude; il dira que loin de chercher à éluder le travail et les sacrifices, nous sommes allés au devant.

Oui, tout un peuple, sachant d'avance qu'il allait être ridiculisé, bafoué, blessé dans ses sentiments, pressuré dans ses biens, privé de sa part des deniers publics, tout ce peuple a su se dresser devant l'iniquité, et lui crier d'une seule voix: tu peux prendre nos biens, mais tu n'auras pas l'âme de nos enfants!

Cette fière attitude aurait dû nous attirer du moins le respect de nos adversaires. Le soldat sait admirer la vaillance et la loyauté d'un ennemi. Ici, l'honneur n'a pas cours. Au lieu de reconnaître la pureté de nos intentions; au lieu d'admettre notre droit, comme simples citoyens, de défendre hardiment et sans relâche les institutions qui nous sont chères, on nous incrimine, on nous expose à la malignité d'un public déjà prédisposé contre nous, on nous jette à la face l'épithète ignominieuse d'esclave.

Nous le répétons, c'est un outrage qui dépasse la mesure, et contre lequel nous protestons. Sous le feu de l'attaque, nous sommes entrés dans l'arène de notre plein gré, sans pression, sans sollicitations même. Du reste, c'était notre devoir.

Mais faire son devoir dans les temps difficiles, est plus qu'un mérite; c'est une gloire, et nous revendiquons celle-ci devant les hommes, devant notre pays et la postérité.

***

Cette question de fait réglée, allons plus loin. Examinons, pour les esprits de bonne foi, la nature des rapports entre les laïques et le clergé Nous procèderons d'abord par analogie, pour nous élever en dernier lieu jusqu'aux sublimités de la doctrine catholique.

Le prêtre occupe parmi nous une grande place; il n'est pas sans autorité ni prestige, c'est certain. Mais, vue sous son aspect le plus vulgaire et le plus infime, par les seuls côtés qui tiennent à l'ordre temporel, qu'y a-t-il d'anormal dans cette déférence du laïque à l'égard du prêtre?

Qui voudrait y trouver la moindre trace de servilisme devrait de suite déclarer qu'il n'y a pas une parcelle de liberté dans le monde. Car, ce n'est en somme, que l'expression d'une loi universelle.

Depuis la nature inanimée jusqu'au sommet de la création, il n'y a rien qui ne soit dans un état de subordination à l'égard d'un objet, d'un principe, d'un être quelconque. Les commotions du globe terrestre, l'air qui s'agite, la mer qui roule ses flots, les astres du firmament; l'insecte qui bruit, l'oiseau qui émigre, les animaux qui recherchent l'obscurité des bois; l'enfant qui s'attache à ses parents, la mère qui caresse son fils, les hommes qui s'associent, celui qui commande, les petits et les grands, les riches et les pauvres, l'ignorant et le savant, tout cède à une impulsion d'ordre naturel, qu'on l'appelle force, instinct, passion, volonté, haine ou affection. Nous le répétons, c'est l'universelle loi; l'homme l'applique universellement. Rien de ce qu'il touche n'y peut échapper.

Dans la famille, dans le gouvernement des états, dans toute institution, dans toute entreprise industrielle, mercantile, littéraire, scientifique ou de bienfaisance, on la retrouve; il faut une organisation; les fonctions et les rôles sont répartis; il y a des pouvoirs qui dirigent et ordonnent. Ici, c'est le père de famille, là ce sont les princes ou leurs ministres; ailleurs, ce sont des officiers, des administrateurs, des chefs, en un mot.

Or, il n'y a point de chefs sans subalternes. Les chefs commandent, les subalternes obéissent; tous se soumettent à des règles qu'ils se sont tracées, ou qu'ils ont reçues d'ailleurs, et acceptées. Au besoin, l'on sait donner une sanction à ces règles, tantôt par l'expulsion, tantôt par un appel aux tribunaux.

Est-ce là du servilisme? Assurément non; c'est une condition d'existence, c'est l'ordre.

Or, en dehors de toutes préoccupations religieuses, le catholicisme est pour le moins une institution publique, l'égale des autres; l'état lui reconnait une place au soleil; c'est une société parfaitement organisée, avec ses lois générales et ses règlements disciplinaires, avec ses membres, et ses officiers, lesquels sont les prêtres. Pourquoi donc refuserions-nous à ceux-ci les privilèges et la prééminence accordés au personnel dirigeant dans toute autre association? Et pourquoi donc aussi, cette différence serait-elle chez nous le signe de la déchéance, quand ailleurs c'est la marque d'une bonne administration, l'expression du respect et de l'harmonie.

Avançons encore dans la voie des analogies. Dans l'ordre militaire, le général dit:

"Soldat, tu iras te placer à la tête de ce pont, tu y resteras; tu mourras, nous passerons.

"Oui, mon général."

"Telle est l'obéissance guerrière; elle sert; elle meurt; et voilà pourquoi la patrie n'a pas assez de couronnes, n'a pas assez de voix pour célébrer son héroisme et sa grandeur."

Le monde est aujourd'hui remué par de puissantes associations ouvrières, lesquelles subissent aveuglément l'ascendant de leurs grands maîtres. Ceux-ci prononcent un mot, et voilà que tout travail cesse; des populations entières et des industries nationales sont livrées à tous les désastres d'une grève, et quelquefois de l'émeute.

Les sociétés secrètes, si nombreuses, reposent sur l'obéissance absolue de leurs membres aux règles de leurs constitutions, et aux ordres de leurs chefs de tout grade.

Or, parmi ceux qui voudraient flétrir comme une servitude nos égards envers le prêtre, les uns ne savent pas mettre de mesure à leur admiration pour ces vastes associations et leur occulte direction; les autres sont les personnages mêmes, dont les actes et la volonté sont anéantis et comprimés par des liens dont la rupture est, en certains lieux, punis de mort violente.

Leur demander de mettre un peu de logique dans leurs appréciations, serait-il donc excessif?

Quoique souvent l'effet du caprice, plus légitime est néanmoins ce qui se passe dans les relations purement sociales. On concède aux gens de qualité de notables privilèges; on leur donne en toute occasion la préséance; leurs jugements sont des lois en matière de convenances. Or, le prêtre est un homme de bien, un homme de bonne éducation, dont l'esprit plane habituellement à des altitudes sereines, dans un atmosphère dont la noblesse des pensées forme l'élément principal.

Le prêtre est non seulement un homme de bonne éducation, mais c'est un ami. Il sort de nos rangs; il vit avec nous; notre situation ne lui est pas inconnue; dans la douleur ou la joie, son cœur bat et s'émeut avec le nôtre; nous le voyons à l'œuvre; de nuit et de jour il laisse sa demeure pour aller secourir, consoler, ou bénir.

On n'en demande pas autant à l'homme du monde pour lui ceindre le front de l'auréol qui jaillit de la naissance, d'une haute situation, de la bienfaisance, ou de la douce amitié. Mais le prêtre, oh! lui, il n'a pas droit aux immunités de son caractère, de sa position, ou de l'affectueuse estime qu'il peut inspirer; il ne devra s'échapper de sa personne aucun de ces rayons qui réchauffent et font incliner les cœurs vers lui; son influence, il devra la concentrer en lui, n'en rien laisser voir. Et nous, les laïques, nous devrions nous faire les complices de ces efforts contre-nature; nous devrions nous garder des conseils du prêtre; les suivre ou simplement les rechercher, serait de la servilité!—Décidément, tout esprit loyal sera forcé d'en faire l'aveu, la prévention seule peut engendrer d'aussi monstrueux travers.

Les leçons de l'ordre intellectuel nous conduisent aux mêmes conclusions.

Dans le domaine judiciaire, n'admet-on pas l'autorité des sommités légales?

Dans les parlements, ne s'inspire-t-on pas souvent des législations étrangères?

Au Manitoba même, dans notre chambre d'assemblée, au palais de justice, à chaque instant, l'on invoque la jurisprudence et la législation d'Ontario. Nos statuts sont une copie, pour la plus grande partie, des lois faites à Toronto. L'inique firman scolaire qui pèse sur nos consciences est lui-même un mauvais plagiat des plus mauvais chapitres des ordonnances de la grande province sur les mêmes matières.

Ah! si les catholiques voulaient appliquer à la représentation provinciale, à la magistrature et au barreau, la mesure dont on se sert à leur égard, ils auraient ici beau jeu; l'antique *tu quoque* leur serait une facile réplique.—

Mais non! Nous ne nous permettrons point cette ironie.—L'intelligence, la science, et l'expérience ont assurément des droits. Ce n'est pas une humiliation pour un homme de se reconnaître le disciple d'un maître, d'une école, et de s'abandonner à leurs inspirations. Il est permis au malade de suivre les prescriptions de son médecin; le client qui vient chercher auprès de l'avocat, l'interprétation des lois, conserve toute sa dignité d'homme; de sa part, c'est uniquement reconnaître l'autorité d'un expert en droit; c'est une preuve d'intelligence.

Or, ces règles générales, consacrées par le bon sens universel, les catholiques en réclament, pour eux aussi, le bénéfice, et n'entendent point qu'on attaque à ce propos la franchise ou la noblesse de leur attitude.

Dans notre province, le clergé se personifie dans l'archevêque de Saint-Boniface. Il est au sommet de la hiérarchie diocésaine. Mais il est chef encore d'une autre façon, et c'est à ce dernier et seul point de vue que nous voulons ici le présenter.

Sa position, sa longue expérience des affaires de ce pays, ses cheveux blancs, la haute distinction de sa personne et de son esprit, ses facultés intellectuelles, au niveau de tout ce qu'il y a de plus brillant dans la Puissance du Canada, en font ce qu'on appelle une autorité sociale.

Or, tous les penseurs, tous les économistes, accordent aux autorités sociales une suprématie légitime, et féconde en biens de toutes sortes pour les nations.

Nous consultons souvent notre archévêque. Loin d'abdiquer par là notre volonté ou notre liberté, nous croyons nous honorer, et donner un grand exemple à des multitudes d'individus auxquels une sotte présomption doublée de fanatisme, fait commettre assez de bévues et d'injustices pour ébranler jusque dans leurs fondements les institutions de la patrie canadienne.

Au dessus de Mgr Taché, par delà l'océan, les catholiques jettent aussi les yeux sur Léon XIII. Ils l'interrogent comme on le fait d'une boussole. Pourquoi s'en humilieraient-ils? En dehors même de la sphère religieuse, c'est incontestablement la plus grande figure de cette fin de siècle. Bismark, Disraeli, Gladstone, les renommées napoléoniennes, nul ne possède au même degré cet ensemble de qualités qui sanctionnent la préséance.

Les lettrés savourent la grâce de ses écrits; les savants admirent sa science; il étonne les publicistes par la hardiesse et la netteté de ses vues; la diplomatie le reconnait pour l'un de ses maîtres; les gouvernants et les gouvernés s'inpirent de ses encycliques; et pendant que les rois le constituent leur arbitre et l'appellent à leur secours contre le socialisme, les ouvriers écoutent sa parole avec avidité. Parmi ces derniers, les uns de bonne foi, frappés des espoirs qu'il fait naître dans leur cœur, et des accents de justice qui distinguent sa voix, reprennent courage; les autres, les révolutionnaires, surpris de cette salutaire intervention, s'alarment pour leurs projets néfastes. Si jamais notre siècle doit s'identifier avec la gloire de quelque illustre personnage, il s'appellera le siècle de Léon XIII, le pape captif, mais fort dans ses liens, grand dans ses malheurs, rayonnant de génie.

Ah! si, dans nos temps d'affaiblissement moral, il pouvait exister en dehors du catholicisme, un homme de cette stature, l'on n'aurait pas de piédestal assez élevé pour l'y placer, il n'y aurait pas assez de poussière dans les routes pour recevoir l'empreinte des fronts qui demanderaient à s'incliner.

Mais, voilà peut-être où sera l'étonnement de plusieurs!

Ce que ferait l'homme, cédant aux alourdissements d'un paganisme renaissant, le catholique, plus fier et mieux éclairé, s'y refuse.

Nul n'a plus de confiance ni plus de soumission au chef de l'église que le catholique sincère, nul n'a pour lui plus d'admiration. Mais ces hommages s'adressent au Pontife, non pas à l'homme.

Non, les croyants les plus humbles n'imaginent point que l'illustre Pecci put, avec tout son génie, exercer, dans l'ordre temporel, le même empire, ni posséder la même clairvoyance, s'il n'était Léon XIII, le Vicaire de Jésus Christ. En cette qualité, il reçoit de Dieu un secours surnaturel, la grâce, qui l'illumine souverainement et lui fait voir, quand il s'agit de la morale ou de la foi, la vérité dans toute sa splendeur et son intégrité. Mais par le seul fait de leur présence, ces clartés divines doivent projeter leurs puissants reflets sur toutes les opérations de son esprit et mettre à portée de sa vue de plus profonds et de plus vastes horizons.—Tel le rayonnement des mille bougies allumées à l'intérieur d'un vaste édifice, s'échappant par les croisées, répand tout autour de vives lueurs qui dessinent les objets voisins.

Ainsi s'explique pour nous la sagesse de la conduite générale des papes; ainsi s'explique leur ascendant sur le monde. Et devant cette majestueuse et sublime autorité, l'âme la plus altière peut s'incliner sans humiliation.

Telle est au surplus toute l'économie de l'obéissance du fidèle à l'autorité sacerdotale du prêtre: ce n'est pas une abdication de notre volonté ou de notre liberté entre les mains d'un homme ou d'une caste; c'est une humble mais noble soumission à Dieu, c'est une manifestation de notre foi en l'Eglise catholique, et aux enseignements de son Divin Fondateur.

T. A. BERNIER.
Sénateur.

(*A suivre.*)

LA BONNE ANNEE

Quand notre journal parviendra à nos lecteurs, nous serons bien proches de la nouvelle année, si déjà elle n'est commencée.

Ils trouveront ici nos souhaits et nos vœux.

Nous désirons pour tous la fin de leurs maux, les joies saines, les prospérités qui laissent à l'âme toute sa droiture, le bonheur chrétien, et le Paradis à la fin de leurs jours.

LA VERITE.

On conteste, avec de gros mots, dans quelques uns des organes du parti libéral, l'exactitude de notre opinion sur la principale cause du résultat de la dernière élection de Winnipeg. Et l'on s'appuie pour cela sur l'opinion de la *Tribune*, notre voisine.

Les affirmations de la *Tribune* après la lutte, dans le cas actuel, n'ont pas de poids. Elle est et a toujours été, notre ennemie. Elle a tout intérêt à cacher le jeu des siens.

Si l'on veut connaitre l'opinion vraie de la *Tribune* il faut lire ce qu'elle disait avant la lutte.

En annonçant aux électeurs de Winnipeg qu'ils auraient à faire le choix d'un nouveau député, elle leur signalait entr'autres motifs qui devaient les guider dans leur choix la question scolaire.

"Nous voulons... un homme, disait-elle, qui puisse représenter le peuple... sur la question des écoles."......

En acceptant la candidature, M. Martin en appela lui-même aux préjugés sur la question des écoles. Voici l'une de ces déclarations:

"Si je suis élu, je me propose de déployer au fédéral une aussi grande fermeté qu'au local touchant les droits provinciaux. ...... Je m'opposerai à tout empiètement de ces droits."

Or, il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour deviner la pensée qui se déguise sous ces mots à effet: les droits provinciaux. Par cette déclaration, M Martin espérait soulever l'opinion protestante: son calcul était juste.

Dans une autre occasion, répondant à quelque plaisanterie de son adversaire, il disait qu'il était dans l'habitude d'abattre la proie qu'il visait: "j'ai eu l'occasion, dit-il, d'épauler mon fusil contre les écoles séparées, et elles sont disparues."

A la veille de la votation, chacun spéculait sur les chances diverses des deux candidats.

M. Steen, l'un des hommes les plus mêlés aux affaires dans Winnipeg, disait alors:

"Pour M. Martin, la résurrection insensée de la question des écoles par son référé à la cour Suprême sera décidément en sa faveur."

Le *Winnipeg Saturday Night*, un journal qui relègue la politique au second rang et note les dessous de cartes, disait au lendemain des élections:

"Sur la question des écoles les candidats ont tous deux exprimé les mêmes vues; cependant, les ultra-protestants ont naturellement donné leurs votes à M. Martin, parcequ'il est l'auteur de la loi des écoles."

D'après la *Montreal Gazette*, M. Luxton disait aussi dans un récent voyage aux provinces de l'est, que M. Martin devait son succès "en partie au fait qu'il était plus connu que son adversaire."

Or, d'où vient cette notoriété de M. Martin? A son attitude sur les écoles!

Une autre personne, un M. Bradbury, autrefois d'Ottawa, et maintenant au Manitoba, disait, d'après le journal que nous venons de citer que "beaucoup de conservateurs avaient supporté M. Martin à raison de sa loi des écoles."

Ajoutons l'opinion de quelques journaux:

Le *Rat Portage Progress* disait:

"L'élection de M. Martin est une victoire signalée pour les principes qui ont servi de motifs à M. McCarthy pour se séparer du parti qui occupe maintenant les banquettes ministérielles."

Le *Guelph Mercury*:

"Le résultat montre encore quel est le sentiment Manitobain sur la question des écoles."

Le *St. John Sun*:

"M. Martin est délégué à Ottawa pour résister à toute tentative d'intervention dans la question scolaire."

Le *World* de Toronto:

"Autant que nous pouvons apprécier la situation de loin, nous devons dire que la question des écoles a été la principale question en litige et que les citoyens de Winnipeg désiraient faire comprendre au parti au pouvoir à Ottawa qu'ils ne veulent pas que le gouvernement fédéral intervienne dans leur législation des écoles."

Ceux qui veulent bien tenir compte des courants d'idées—de celles que l'on hésite à avouer—qui circule au sein d'une population, savent que c'est cela!

C'est une constatation que nous faisons avec regret. Nous serions mille fois plus heureux que l'on pût attribuer au tarif seul la victoire de M. Martin.

DECLARATIONS IMPORTANTES

Tarif et Ecoles

A un banquet donné à Montréal, le 18 courant, en honneur du ministre de la marine, l'hon. M. Ouimet a fait des déclarations qui ont été applaudies. Voici ce qu'en dit le *Monde* du 19:

L'hon. M. Ouimet prononce en français un discours dont quelques parties ont produit toute une sensation. A propos des écoles de Manitoba, le ministre des Travaux Publics a peut-être, pour ne pas dire certainement, jeté les bases de la position que nos compatriotes devront prendre. Il a été chaleureusement applaudi bien que ses déclarations aient paru surprendre quelques-uns.

"Les modifications au tarif, opérées après un sérieux examen de la situation, a dit l'hon. M. Ouimet, donneront satisfaction à tous: aux industriels, aux marchands, aux cultivateurs et aux ouvriers. Justice à tous, tel est notre motto. Quels que soient les cris ou les accusations de nos adversaires, nous ne ferons pas halte dans la voie du progrès bien entendu. Nous diminuerons les impôts autant que cela paraîtra possible ou nécessaire, mais nous négligerons aucune entreprise, nous ne reculerons devant aucuns travaux regardés comme utiles

"C'est ainsi que le gouvernement s'appliquera plus que jamais à diminuer le coût du transport par voie d'eau. Dans peu d'années, les plus gros navires se rendront de Québec à Montréal et j'entrevois le jour où nous aborderons le grand projet de la canalisation de l'Outaouais. Ce sera la grande prospérité pour le cultivateur du Nord-Ouest et surtout pour Montréal.

"J'arrive à la grande question de l'union des races. Le club Macdonald nous donne un bel exemple de tolérance, de large générosité, exemple qui devrait faire réfléchir ceux qui suivent MM. Tarte, Martin, ou McCarthy. Laisserons-nous ces fanatiques détruire l'œuvre à laquelle nous travaillons depuis la Confédération? Je veux être bien compris.

"Je ne vois à l'heure présente qu'un danger pour le parti conservateur; c'est la question de race. Il ne s'agit pas tant de savoir si l'aspect légal de la question des écoles du Manitoba est favorable ou non aux catholiques du Manitoba. Ce qu'il faut considérer c'est leur droit à la tolérance, à la jouissance de libertés chères et légitimes.

"Le jour où le parti conservateur se départira de sa politique tolérante, généreuse, large pour toutes les croyances, son existence sera plus qu'en péril. Mais j'ai foi en l'avenir et je suis convaincu que le motto: *Justice pour tous*, continuera d'être le nôtre."

M. TARTE

Le *Star* publie sur M. Tarte un article sévère qui se termine par les lignes que voici:

"Voici un homme qui pose au "puriste" tout en combattant pour Mercier et Pacaud; qui attaque la lâche Protestant Protective Association dans Ontario, tout en travaillant à soulever une agitation analogue à Québec; qui écrit sous sa signature des lettres au premier ministre fédéral avec le ton d'un censeur et le record d'un Tarte; qui, en un mot, rend suspect le rôle d'adversaire et attache au langage de la pureté politique la tache d'hypocrisie.

CONDOLEANCES

Nous avons annoncé dans notre dernier numéro le depart de M. Lecomte, le maire de notre ville, et de Mme Lecomte, pour un voyage dans la province de Québec Depuis, nous avons appris que ce voyage était motivé par la maladie grave de la mère de M. Lecomte. Plus récemment encore, nous avons appris que cette maladie avait terrassé sa victime. Madame Lecomte est trépassée à Saint-Sébastien, dans le district d'Iberville, dans la province de Québec. Nous offrons au maire de Saint-Boniface et à tous les siens l'expression de nos vives sympathies.

La famille Lecomte occupe, dans la partie du pays qu'elle habite, une importante situation, gagnée par toute une vie de travail, d'habitudes rangées, et de probité exemplaire.

Celle qui vient de mourir était la digne mère d'une famille composée de plusieurs enfants, qui tous, ont reçu une éducation superieure. L'un d'eux, l'aîné, est mort prêtre, au début d'une carrière sacerdotale qui donnait à l'Eglise les plus brillantes espérances. Un autre est le Rév. Père Lecomte, Oblat de Marie, dont la prédication s'est fait entendre dans presque toute la Puissance du Canada, et qui a laissé à Saint Boniface et dans tous les centres catholiques de notre province de si bons souvenirs et de si excellents fruits de salut. L'une des filles est religieuse dans la communauté des Sœurs de la Présentation, où elle porte le nom de Sœur des SS. Martyrs. Les autres jouissent dans le monde de positions importantes et d'une considération méritée. C'est le fruit de la forte éducation chrétienne qu'ils ont reçu dans la famille et de celle qui vient de mourir en laissant après elle des regrets profonds et sinceres.

Nous regrettons vivement d'apprendre le trépas de Mgr Caron, G V. et prévôt du chapitre du diocèse des Trois-Rivières.

Le pieux et vénérable défunt a reçu, avant de mourir, les derniers sacrements des mains de Sa Grandeur Mgr des Trois Rivières, accompagné de MM. les abbes Rhéault et Beland.

ELECTIONS MUNICIPALES

MUNICIPALITÉ DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER

Résultat des élections pour l'année 1894 :

Préfet—M. C. A. Thibert, réélu, avec 38 voix de majorité.

Quartier No. 3—M. Silas Loney, 10 voix de majorité.

Quartier No. 5—M. Paul Lafrance, 10 voix de Majorité.

Quartier No. 6—M. J. A. Lane, réélu, 4 voix de majorité.

MISERE NOIRE AUX ETATS-UNIS.

Nous lisons dans la *Minerve* du 15 Décembre courant :

Chaque jour, les dépêches et les journaux nous apportent de nouveaux renseignements sur la misère profonde dont souffre la population ouvrière de Chicago. La grande ville paie chèrement l'éblouissant éclat de son exposition.

Les travailleurs sont sans travail, les affamés sont sans pain, et la charité publique est impuissante à secourir tous ces malneureux. Pour comble de malheur, les anarchistes cherchent à soulever ces infortunés. Et chaque jour, la situation va s'aggravant.

On évalue, dit un journal américain, à plus de quatre milles le nombre des malheureux qui vont coucher chaque soir dans les divers postes de police. Plusieurs temples protestants ont été transformés en asiles de nuit, et l'on fait de nombreuses distributions de secours. Mais en dépit de tout ce que faire la libéralité publique, on affirme qu'il y a actuellement 40,000 ouvriers sans travail, et près de dix mille personnes à Chicago en danger imminent de mourir de faim ; et l'on craint qu'elles ne se portent à des actes de violence. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu dans la ville autant de misère que depuis la clôture de l'exposition universelle. Cela dépasse en horreur les plus sombres scènes dont sont témoins les grandes villes d'Europe. "Je n'ai rien vu de semblable à Saint-Petersbourg, à Londres ou à Paris," dit M. W. T. Stead, qui a fait des études et des enquêtes sur la condition des ouvriers sans emploi.

On a voulu expliquer cette terrible détresse par le fait que la fin de l'exposition a jeté sur le pavé beaucoup de personnes. Il y a peut être du vrai là dedans. Mais croit-on que si l'ouvrage était suffisant dans les autres parties du pays, on laisserait ces malheureux mourir de faim? Sans doute, les Etats-Unis sont riches : ils ont des millions, des fortunes-colossales ; mais leurs ouvriers sont sans pain et sans abri. Car Chicago n'est pas l'exception.

La situation est également très grave à New York. "Il y a peut-être, a dit le surintendant de la police, M Byrne, cent mille hommes sans ouvrage dans la ville. Je ne saurais dire combien il y a d'anarchistes parmi eux. Mais un pareil nombre d'ouvriers sans travail est toujours un danger dans une ville."

D'une autre part, nous lisons dans les dépêches du *Monde :*

Il est dans la vie humaine, des circonstances où le cœur le plus dur s'attendrit.

L'indigence est si près de la souffrance qu'on s'émeut, bien à raison, du nombre toujours croissant des malheureux aux Etats Unis.

L'assistance collective des institutions charitables ne peut soulager que dans une très faible mesure, la misère noire qui règne dans les grands centres.

A New-York, le public se cotise pour ériger des abris temporaires et des restaurants à bon marché.

A Boston, les ouvriers sans travail deviennent légion — et bientôt le froid et la faim se feront sentir.

Les propriétaires compatissants ne perçoivent plus leurs loyers, et les associations d'ouvriers s'entraident et se soutiennent réciproquement.

A Brooklyn, le Père Mahoney vient de faire un appel pathétique à ses ouailles, leur demandant au nom de la charité, de s'unir pour soulager les pauvres et les malheureux.

Devant tant de misères, le généreux public ne saurait rester muet.

S'il faut compatir devant le malheur, il faut pour mieux le soulager en chercher les causes.

Les Etats-Unis traversent depuis 6 mois, une crise dont le souvenir restera longtemps gravé dans la mémoire du peuple ; une crise qui est autant un enseignement politique que social.

Choses et Autres

Le *Globe* publie une douzaine d'entrevues avec les principaux membres du clergé protestant de Montréal et de Toronto sur la P. P. A. Tous condamnent cette association comme haineuse, intolérante et dangereuse.

M. Andrew F. Gault a été élu directeur de la Banque de Montréal en remplacement de feu Sir John Abbott.

Le Pape vient d'ordonner de distribuer 16,000 livres aux pauvres de Rome, à l'occasion de la fête de Noël.

Les journaux américains nous rapportent que quarante bûcherons canadiens-français, qui avaient été engagés pour faire la coupe du bois dans les chantiers de MM. Clark et Fellows, au village de Compton, New-Hampshire, ont été odieusement trompés. Après s'être rendus aux chantiers, ayant fait 35 milles en chemin de fer et 40 milles à pied, ils furent forcés de revenir à leur domicile sans le sou, les bourgeois ayant refusé d'accepter leurs services. La plupart se virent forcés de faire à pied 75 milles, souffrant du froid et de la faim. Plusieurs d'entre eux sont restés deux jours sans manger et exposés au froid. Ils sont arrivés à Manchester exténués. Ils ne trouvent pas d'expressions assez fortes pour flétrir la conduite de ceux qui les ont si indignement trompés. Plusieurs de ces malheureux ont dû se mettre au lit en arrivant, ayant contracté des bronchites qui pourraient mal tourner.

PERSONNEL

Le Dr A. H. Ferguson, le meilleur chirurgien que nous ayons, va aller se fixer à Chicago.

M. François Jean est allé faire un voyage de quelques semaines en province de Québec.

M. Philippe Désorcey, de Lorette, est allé à Saint-Cuthbert, Qué.

M. A. F. Martin, M. P. P., est allé à Ottawa.

M. Jos. Morin, prote à nos ateliers, et Melle Morin, sa sœur, sont partis pour Ottawa dimanche, viâ Saint-Paul et Chicago.

MM. Agénor Dubuc, de Lorette, et Eugène Dubuc, de Sainte-Anne, sont partis mardi dernier pour la province de Québec. Ils se rendent à Saint-Michel Archange, pour visiter leur vieille mère, qu'ils n'ont pas vue depuis près de douze ans.

Chronique Locale.

—M. F. Mondor est à faire exécuter de nombreux travaux à l'intérieur de son hôtel.

—On parle de la construction d'une ligne de chars électriques de Winnipeg à Lorette.

—Si vous faites un voyage à Vancouver, C.B., allez à la maison bien connue, Sherman House, tenue par M. J. H. Noël.

—Une quarantaine de charges de bois ont été saisies sur le marché hier par un des inspecteurs des bois de la couronne.

—MESSIEURS,—J'ai reçu un nouveau lot de cigares de différentes qualités et de différents prix, en boîtes de 10. 25, 50, 100. Je vous invite à venir. Cela ne coûte rien pour voir. Tout à vous,
T. PELLETIER.

—Pour capots ou casques en fourrure, hardes-faites, couvertes, chaussures, marchandises sèches générales, articles de fantaisie et de toilette, etc., vous êtes invités à visiter le magasin de M. Prud'homme, où tout se vend à très bon marché.

—Mixture Térébenthinée et Mixture de Gomme d'Epinette Rouge pour la grippe et la coqueluche, en vente à la pharmacie du Dr. Lambert. Aussi, au même endroit, cigares de choix et bonbons. Prix plus bas que partout ailleurs.

—Liniment anglais pour éparvins, fait disparaître chez les chevaux toutes bosses ou difformités sèches, molles ou calleuses, éparvins sanguins, jardons, calus, entorses, maux de gorge, toux, etc. Epargnez $50 en faisant l'essai d'une bouteille. Garanti par tous les pharmaciens.

—Vous avez besoin d'habillements pour les fêtes, n'est-ce pas? Si vous ne connaissez pas le meilleur magasin, vous n'avez qu'à vous adresser au "Magasin Bleu," dont vous pouvez lire la longue et belle annonce en 4me page. Satisfaction garantie.

—Chez M. Edouard Guilbault vous pouvez avoir votre huile de charbon pour 25 cents le gallon. Inutile de traverser à Winnipeg.

—Démangeaison chez l'homme et tous les animaux, guérie dans l'espace d'une demi-heure, par la lotion sanitaire de Woolford. Elle n'a jamais manqué. Garanti par tous les pharmaciens.

—Melle Maycock a, comme par les années passées, un assortiment complet d'articles de fantaisie, joujoux, etc. S'étant assuré des services d'un commis parlant le français pour servir ses pratiques françaises, elle espère avoir le plaisir de les voir.

—Depuis que M. Prud'homme a fait l'acquisition du magasin de M. F. E. Verge. le public est étonné des avantages qu'il y a d'acheter à cet endroit. Les marchandises sèches, hardes-faites, fourrures et chaussures, se vendent à des prix défiant la compétion.

—GRAND BAZAR — Les MM. Joyal ont ouvert une salle d'encan dans la bâtisse du *Manitoba.* Vente à l'enchère une couple de fois par semaine. Joujoux, vaisselle, bijoux, meubles, etc., à vente privée. Présents de Noël et du Jour de l'An. Visite sollicitée.

—*Rhumatisme guéri en une journee :*— Le remède "South American Rhumatic Cure" pour rhumatismes et névralgie, guérit radicalement dans un à trois jours. Son action sur le système est remarquable et mystérieuse. Le mal disparait sans délai. La première dose soulage beaucoup. 75 cents. Garanti par tous les pharmaciens.

—Pour vos achats du jour de l'an, vous épargnerez votre argent en allant droit au BON MARCHÉ, chez M. J. F. Prud'homme, successeur de M. F. E. Verge. Toutes les marchandises sont de premier choix, et il y a avantage extraordinaire d'acheter à ce magasin.

—Il y aura, dans le cours de la semaine prochaine, une soirée littéraire et musicale. L'hon. juge Prud'homme donnera une conférence sur les luttes que les Canadiens ont eu à faire pour se conserver. Plusieurs amateurs feront du chant et de la musique. Pour les fêtes, c'est très à propos.

Nous indiquerons dans notre prochain numéro, le jour et le lieu de cette séance.

—La Grippe ou Influenza.—Votre famille est-elle grippée, ou si elle ne l'est pas, voulez vous la préserver de ce *grippage?* Un remède bien efficace est de se servir de bonnes épiceries, et une preuve de cela, c'est que de toutes les familles qui font affaire chez M. Lemieux, propriétaire de la maison C D Anderson & Co., pas une, à sa connaissance, n'a été atteinte de cette vilaine maladie.

—Rebecca Wilkinson, de Brownsvalley, Ind., dit : "Je souffrais depuis trois ans des nerfs, de faiblesse d'estomac, de dyspepsie et d'indigestion, au point que ma santé était compromise. J'achetai une bouteille du remède "South American Nervine" qui me fit plus de bien que pour $50 de soins médicaux. Je conseillerais à toute personne faible d'employer ce remède précieux et agréable. Je considère que c'est la médecine la plus merveilleuse qui soit au monde." Faites l'essai d'une bouteille. Garanti par tous les pharmaciens. 26-4

—Nous en avons sorti des marchandises durant la semaine de Noël, mais il se fait qu'il nous en reste un peu pour la semaine du jour de l'an. En doutez-vous? Alors, venez nous voir, et vous trouverez tout ce qu'il vous faut pour servir la table des plus exigeants et sucrer le bec des enfants les plus gâtés. C'est au No. 245, rue Principale. Winnipeg, le rendez-vous des Canadiens-français. où vous êtes certains d'y rencontrer M. Lemieux.

—Mardi a eu lieu à Saint Norbert l'ouverture du bazar. La soirée a été des plus distrayantes. Une foule nombreuse et élégante venant de tous côtés s'y était donné rendez-vous.

Aussi le comité du bazar satisfait de l'empressement que tout le monde a mis pour contribuer à la réussite de cette bonne œuvre, promet pour tous ces jours un programme entièrement nouveau et des plus amusants.

Aussi encourageons-nous vivement les personnes qui veulent passer une agréable soirée, d'aller à Saint-Norbert pendant la durée des fêtes.

dans l'attente de Noël ! Il avait terriblement pâli, la sueur avait mouillé ses tempes, sa vue s'était troublée et sa main tremblait si fort qu'il avait renversé son verre.

La neige avait tombé dru pendant qu'il était chez le maître ; maintenant, elle avait cessé et, du haut des Champs-Elysées, son hermine, brillante, endiamentée par le reflet de la lune qui venait d'apparaitre toute rouge, s'étendait à l'infini, mettant une grande solennité dans cette fin de soirée.

" De braves cœurs, ceux-là ! se disait Georges. Même au moment où il allait partir, le maitre s'étant aperçu qu'il éprouvait éprouvé une exquise jouissance à fumer un cigare, lui avait mis la boite sous le bras, et madame Nabot lui avait dit avec un fin sourire : Fumez-en un en route ; ce sera votre petit Noël... à vous, grand enfant ! "

Un instant, il avait eu l'idée de lui dire son tourment, son chagrin, ses angoisses ; assurément, elle n'eut pas refusé de lui venir en aide... mais les paroles s'étaient étouffées et, la tête bourdonnante, sans dire merci, il était parti, craignant de pleurer !...

Il devait être tard, très tard ; que lui importait ! Pouvait-il rentrer ainsi, les mains vides ; non, jamais ! Lentement, il descendit les Champs-Elisées et, presque titubant, longea les maisons de la rue Royale.

Près de la Madeleine, tout avait une grosse gaieté de commencement de fête, les restaurants flamboyaient et, derrière leurs petits rideaux de mousseline, il apercevait le va-et-vient agité des maîtres d'hôtel ; au coin, une foule d'élégantes voitures stationnaient et les cochers, emmitouflés dans leurs énormes fourrures, emplissaient la boutique d'un marchand de vins.

Tout à coup, de toutes parts, se répondant de loin en loin, les cloches volèrent, et un immense carillon troubla l'air comme si, au-dessus de la grande cité, les millions de voix du Paris sceptique, dans un de ses soudains élans de cœur, acclamaient la naissance du Rédempteur.

Devant Georges, se dressaient l'église que la neige avait coquettement enguirlandée de jolis rubans blancs. Instinctivement, il monta les marches et entra par une des petites portes de côté ; mais il ne put faire un pas, l'église étant bonbée, et resta pressé près d'un bénitier, derrière la foule élégante ; il aperçut seulement, au fond, par dessus une mer de tête, le maître-autel brûlant dans un flamboiement d'or. L'orgue chantait les premières phrases du *Noël* d'Adam, et, bientôt, une voix puissante emplissant l'énorme vaisseau, s'éleva, tonnant :

Minuit ! chrétiens...

Et Georges, pris d'une rage folle, s'enfuit, ne voulant pas entendre, envahi d'un immense besoin de maudire. Quoi, tous ces gens-là, des chrétiens ! Ces heureux, ces repus ! Allons donc ! Il y en avait-il un seul qui vint au secours de sa détresse, et le Sauveur du monde, le sauvait-il, lui, le misérable !

Qu'ils chantent donc, eux, le Rédempteur ! A lui, paria, son lot était de hurler ; son droit : le blasphème ! Et pourtant, sans qu'il s'en aperçût, avec le remords de la mauvaise action commise, son cœur se gonflait, ses yeux brûlaient et, lentement, de grosses larmes coulaient le long de ses joues. Une détente se produisit dans son cerveau ; mais, vrai, il était trop malheureux ! Et le chérubin qui l'attendait là-bas, dormait de son sommeil d'ange, avec, sur ses petites lèvres, le sourire heureux de la joie promise ! Faudrait-il donc qu'il lui crevât le cœur ? Il la voyait, rêvant avec extase, et lui-même se souvenant de ses angoisses d'enfant, attendait la venue de Noël, ne pouvant fermer l'œil de la nuit, tremblant au moindre craquement, se le figurant, sautant de cheminée en cheminée, avec sa longue barbe blanche et ses longues bottes. Et c'est lui qui enlèverait à sa sœurette chérie sa sainte illusion enfantine !

Jamais ! jamais ! plutôt il vol...

Il s'arrêta net, n'osant achever, troublé à cette seule pensée, honteux se faisant horreur. Non ; cela, non, jamais !... En faisant un brusque mouvement, la boîte de cigares qu'il tenait sous son bras, tomba. Il la ramassa et, en se relevant, une idée lui vint : s'il vendait ces cigares !... Oui, mais, à qui ? Parbleu, aux passants. Ils étaient à lui, c'était son droit, et si on le prenait pour un mendiant, eh bien... eh bien ! tant pis ! tant pis !... Mais, du moins, l'enfant aurait son Noël.

Et, la résolution prise, il s'accota le long d'un bec de gaz et fit sauter le léger couvercle de la boîte.

A la lueur vacillante du gaz, il regarda et crut être le jouet d'un rêve ; il eut un éblouissement, ses tempes battirent avec une force inouie, un tremblement le secoua des pieds à la tête, et il poussa un long cri Mais, non, il ne se trompait pas, Mon Dieu ! Ses yeux voyaient bien ! ! Là, sur ces cigares, les couvrant presque, s'étalait un beau billet de cent francs ! Et toujours fascinés, troublés par les larmes, ses yeux agrandis lisaient sur l'intérieur du couvercle ces mots, tracés d'une écriture féminine :

Pour la petite sœur.
Le petit Noël.

Dans un coup d'une incommensurable ferveur, Georges se jeta à genoux au milieu de la neige et, avec un accent infini dans lequel il mit toute sa reconnaissance, tout son cœur, toute son âme, il chanta :

Minuit ! chrétiens, c'est l'heure solennelle...
. . . .

Avec les années, les mauvais jours sont passés, et Georges Delahaye, ayant reconquis l'énergie avec la foi dans la vie, a atteint succès et fortune.

Et chaque année, le soir du 24 décembre, ayant à sa droite sa femme, et à sa gauche sa sœur, maintenant une grande et belle jeune femme, il fête avec respect le Réveillon.

Devant lui, à la place d'honneur, il fait mettre la petite boîte de cigares, conservée comme une relique sainte, et d'une voix émue, perlée de larmes, larmes de reconnaissance, larmes d'espérance, il chante, comme une inoubliable prière :

Minuit ! chrétiens...

GASTON SCHÆDLER.



